

Les blagues les plus courtes sont les moins longues Une enquête au Yémen

Vincent Planel

Intervention du lundi 22 avril 2013 lors d'une journée doctorale, organisée par le CHSIM dans le cadre de la Semaine Arabe de l'ENS, sur le thème : « Pouvoir(s) rire »

Je vais partager avec vous une enquête que j'ai menée au Yémen de 2003 à 2010, dans un quartier de Taz, qui est la troisième ville du pays. L'objet de l'étude était la sociabilité masculine urbaine et ses rapports avec l'histoire sociale. Ça c'était l'objet officiel. En réalité, l'enquête a aussi rapidement porté sur l'épistémologie de la méthode ethnographique, ses conditions politiques de possibilité, et sur ses limites : des phénomènes que le thème de l'humour permet bien de mettre en évidence.

Mais je dois vous donner d'abord quelques précisions.

Au cœur de mon enquête, il y a une relation particulière fondée sur les maths et les sciences de la nature. D'abord parce que de formation, je suis plutôt physicien. Je suis rentré ici à l'ENS par la physique en 2000, et j'ai décidé de me reconverter à l'anthropologie peu après le 11 septembre 2001. Parce que j'avais une expérience de la camaraderie scientifique, avec des amis Tunisiens et autres, et que j'avais l'intuition que ce type de camaraderie pouvait être un pont par dessus le « choc des civilisations ».

Ensuite je suis venu faire du terrain au Yémen en 2003, et j'ai rencontré Ziad, qui venait d'être diplômé en mathématiques financières - il était sorti premier de l'Université de Taz, avec des résultats impressionnants. Les années suivantes, il a exercé comme expert comptable dans les grands groupes industriels yéménites : Ha'il Saeed, Yemensoft, et dans un cabinet international d'expertise financière (TBNG). Donc quelqu'un de très brillant.

Lorsque nous nous sommes rencontrés Ziad et moi, je parlais encore très mal arabe, et pourtant on se comprenait parfaitement. Les rapports qui se sont installés entre nous n'avaient rien à voir avec tous les rapports que j'avais eu jusque là avec les autres Yéménites. Avec des signes, avec des sourires, et quelques mots de vocabulaire, on avait de grandes discussions sur les théories de la sociologie et l'islam, sur la physique et les maths, l'amour, le terrorisme... C'était une expérience très surprenante, une entente quasi-« surnaturelle », liée je pense au goût de la pensée formelle. C'était comme si on parlait la même langue.

J'avais rencontré Ziad lors d'un mariage, et quelques jours plus tard, je me retrouve pour la première fois dans sa pièce à lui, avec certains de ses amis. Ziad m'assoit à sa droite, et il y a cette communication miraculeuse, qui nous émerveille l'un et l'autre. Dans ce contexte, Ziad me dit : « *Ya Mansour, ana uhibbak!* » / « Vincent, je t'aime! »¹

Moi, j'encaisse la blague... je sens que c'est aussi un test évidemment, devant les autres... Et surtout, comme on était en train de parler mathématiques, ou de choses très intellectuelles, je n'étais absolument pas embarrassé par cette déclaration d'amour. D'ailleurs on voyait bien que j'étais absolument fasciné moi aussi. Et durant les jours et les semaines suivantes, la même chose s'est mise en place avec ses amis. En contre-point des discussions sérieuses avec Ziad, ils venaient à moi et me testaient :

¹ Ziad ne s'est jamais comporté avec moi de la sorte en privé. Je crois qu'en l'occurrence son comportement s'adressait aussi implicitement à celui m'accompagnait à ce moment-là, à savoir Taher, un diplômé du département de français de l'université, qui m'avait pris en charge depuis mon arrivée. Pour Ziad en quelque sorte, c'était une manière de s'excuser auprès de lui pour ce « rapt », et de le tester lui-aussi.

« *Thibboh*... alors, tu l'aimes, hein...? ». Alors je disais « Ah oui, je l'aime... » Peu à peu j'apprenais à exprimer mes sentiments, à les mettre en scène, et à en jouer, mais toujours avec sincérité.

À l'époque, je ne connaissais quasiment rien de Ziad, sur l'arrière-plan sociologique de cette rencontre. Ziad non-plus d'ailleurs, ne savait rien de mes intentions sur le fond. Nous progressions juste instinctivement, en se testant et en nous faisant confiance l'un à l'autre. Et donc, le contrat de notre relation s'était noué autour d'une blague.

Alors, autant vous prévenir d'emblée : cette « bonne idée » que idée que j'ai eue, d'investir au Yémen mon habitude de la camaraderie scientifique, s'est rapidement transformée en un cauchemar, pour moi et pour Ziad. Depuis dix ans, nous nous débattons, lui et moi, dans les conséquences de ce geste.

Et en même temps, je persiste à penser qu'il y a des enseignements à en tirer, sur les sciences sociales, sur la société yéménite, et sur l'interaction entre les sciences sociales et la société yéménite.

Pour aller directement à la racine du problème, il faut se plonger non pas d'abord dans la société yéménite, mais en premier lieu dans l'épistémologie des sciences occidentales. C'est ce que je vais faire en vous proposant un diagramme. Je vais le laisser devant vos yeux, vous aurez largement le temps d'y réfléchir en m'écoutant.

Gregory Bateson (1904-1980).

Vers une écologie de l'esprit, 1972 (« Introduction », p. 16...)

Données non-interprétées	Notions explicatives imparfaites	Fondamentaux
Film d'un comportement humain, description d'une expérience, photo d'une patte de coléoptère, enregistrement d'une séquence de discours, [blague, anecdote : en telles circonstances, je suis troublé, je ris, etc.]	« Moi », « angoisse », « instinct », « but », « esprit », « intelligence », « stupidité », « maturité » [« éducation », « tribalisme », « classe sociale », « schizophrénie », « homosexualité »]	5+7 = 12, lois de conservation de la masse et de l'énergie, 2 nd e loi de la thermodynamique (entropie) [géométrie, physique des transitions de phase, théorie des groupes]



Gregory Bateson est l'anthropologue qui a posé les bases de l'analyse interactionniste de l'humour. Mais je voudrais l'invoquer ici sur un plan beaucoup plus fondamental. Bateson utilisait ce diagramme pour

expliciter à ses étudiants sa conception des sciences sociales et des sciences du comportement. Ce que dit Bateson, en gros, c'est que les sciences sociales sont bloquées sur les deux colonnes de gauches : elles ont une préférence excessive pour *l'induction*. Et en réalité, pour faire de la bonne science, il faudrait pouvoir naviguer constamment entre ces trois colonnes - notamment avec ce qu'on appelle *l'abduction*. (Bateson définit l'abduction comme un « prolongement latéral des composants abstraits de la description » - p.149 de *la Nature et la Pensée*).

En même temps vous savez bien qu'il y a là une frontière, entre les sciences de la nature et ce qu'on appelle les « humanités », qui est *chez nous* très difficile à enjamber.

Pour comprendre l'histoire avec Ziad, il faut partir de là, et non de la société yéménite. Car en réalité, quoi que je puisse vivre dans la société yéménite, ce qui en sera reçu en France, ce qu'il me sera possible d'en exprimer, passera nécessairement par le filtre de ce diagramme. Par le filtre de ce dualisme entre la nature et l'homme, entre le corps et l'esprit.

Et cela, les Yéménites le savent parfaitement - c'est une caractéristique de la modernité. Vous avez au Yémen, comme dans de très nombreux pays en transformation rapide (John Comaroff & Jean Comaroff 1992), une répartition tacite des rôles : une certaine section de la société se spécialise dans l'interaction avec les étrangers, et vont jouer auprès de lui un rôle qu'on appelle celui « d'informateur ».

Traditionnellement, les Tazis jouent ce rôle au Yémen du Nord, pour des raisons historiques que je ne vais pas développer : ils sont traducteurs, fondateurs d'ONG, intermédiaires culturels... Taz est une région montagneuse qui est particulièrement tournée vers l'éducation. Une ville très jeune, très étudiante, très ouverte, où en tant qu'Occidental, j'ai tous les informateurs que je veux.

...Mais bien sûr, ceux-ci m'informent sur le mode de la deuxième colonne. Et avec Ziad, j'ai des rapports centrés sur la troisième colonne. À l'époque, je n'avais pas vraiment de hauteur de vue épistémologique : je pensais que Ziad était juste « plus intelligent » que les autres. Mais en réalité, le problème n'est pas là : entre ces deux types de relation, ces deux modes de communication, il y a un clivage comparable entre le codage « analogique » et le codage « digital ». Et le croisement entre ces deux modes d'information aura des conséquences explosives.

Le leadership de Ziad

Il se trouve que Ziad n'avait pas vraiment le profil sociologique auquel on s'attend chez un petit génie des mathématiques. C'était un jeune homme extrêmement charismatique, qui avait une large influence dans son quartier, en tant que chef de bande : il faisait régulièrement des médiations dans la vie locale, mais savait aussi se faire respecter par les poings.

Ziad était issu d'une famille citadine anciennement implantée dans ce quartier, qui fut ensuite submergé par des populations rurales. Son grand-frère Nabil s'était imposé avant lui comme un leader capable d'imposer son autorité aux bandes des différents quartiers, et il fut recruté au cours des années 1990 comme chef de la police des souks dans le centre-ville.

Ziad cependant, avait un profil plus scolaire : il réunissait chez lui des amis de l'université, il aidait les voisins dans leurs devoirs. Donc Ziad était plutôt un modèle consensuel et particulièrement admiré - du moins jusqu'à ce qu'il ait la prétention d'interagir avec moi.

Juste à l'extérieur du quartier, sur les avenues commerçantes, j'avais d'autres interlocuteurs, des boutiquiers et des étudiants francophones que j'avais rencontrés indépendamment à travers l'université. Ceux là connaissaient Ziad, entendaient parler de mon implication dans le quartier, et ne trouvaient ça pas drôle du tout. Ils avaient l'air très inquiets, sans vraiment oser me dire. « Fais attention à toi... » « Tu sais, ce quartier... » Ils parlaient par sous-entendus, comme si j'étais sur le point de me faire violer.

Au début, j'avais une confiance absolue en Ziad, et ses camarades me paraissaient très raisonnables. Mais à la longue, c'était tout de même très déstabilisant. J'essaie d'en discuter avec Ziad, mais en réalité Ziad ne peut pas m'expliquer : il ne veut pas commencer à dire des choses sur les gens, ce qui signifierait me prendre à parti, il a trop le sens de l'honneur pour faire ça (nos rapports se sont installés dans la colonne de droite...). Donc il est complètement paralysé.

Au fil des semaines, je jouis au sein du quartier d'une familiarité de plus en plus grande, les discussions sont de plus en plus libres, abordant les questions religieuses et politiques - mais toujours vraiment « avec les mains » : ce sont des discussions de gamins... Parallèlement, à l'extérieur le scandale enfle : « qu'est-ce que ces voyous fabriquent avec le Français? »

En fait, Ziad ne sait plus comment se sortir de cette situation. Il se décompose et, en quelque sorte, il « s'allonge sur le divan » : durant quelques jours, il se laisse psychologiser par ses camarades et par moi, en nous laissant débattre de l'amitié, du leadership (*za'ama*) et de l'islam, du rapport entre l'amour et la domination. De ces débats, je tirerai la matière de mon premier travail universitaire. Ziad nous laisse disséquer sa propre autorité, il nous écoute débattre et reste muet.

Puis soudain il se réveille. Il faut en finir : il décide de me chasser du quartier.

Et là, pendant quelques jours, c'est la Révolution. Les jeunes reviennent me chercher : « *Il n'a pas le droit!* » ... « *Il y en a assez de cet esprit de domination!* » ... « *De toute façon, on n'a plus peur de lui...* »

Cela dure quelques jours, puis Ziad s'impose par la force et reprend ses troupes en main.

Alors, les jeunes changent de registre. Ils viennent me voir en disant : « Tout ça, c'était pour te mettre à l'épreuve. On écrivait un roman... Ça s'appelle : *Vincent dans un traquenard (Mansour fi warta)*... »

Enfin quelques jours plus tard, Ziad descend à son tour jusque chez moi pour se réconcilier : « *Bravo Vincent! Tu as surmonté toutes les épreuves... Tu as réussi à te faire aimer des jeunes du quartier...*

Anta za'îm al-hobb, tu es le Leader de l'Amour. Mais franchement, est-ce que tu trouves ça logique? Quand Ziad aime Vincent, ils détestent Vincent, et quand Ziad déteste Vincent, voilà qu'ils l'adorent! »

Bien sûr à présent, toutes ces blagues sonnent faux. En fait, nous avons tous honte. Au fond Ziad a perdu la face, il se retire à la campagne. En son absence, les jeunes du quartier dépassent les bornes, donc je me retire à Sanaa. Ma relation avec ce quartier garde un goût amère, et dans la maîtrise rédigée l'année suivante, je n'ai eu d'autre choix que de me rallier au point de vue sociologisant de mes « informateurs ».

Aujourd'hui, je vous ai donné les clés avant de vous raconter l'histoire. Mais il faut réaliser qu'en pratique, quand on est confronté à ça, les ficelles sont cachées. Je vous rappelle qu'on est dans une ville moderniste, voire socialiste, qui n'est pas du tout favorable au régime de Sanaa, où chaque habitant a à cœur de se montrer le plus « ouvert » et le plus raisonnable possible. Dans ce contexte, cette histoire prenait l'apparence d'un surgissement d'intrigues passionnelles absolument incompréhensible.

Et en même temps, après avoir écrit mon travail de maîtrise, il a fallu retourner au Yémen. Y retourner « à froid », et cette fois en connaissance de cause, sans avoir l'alibi de la naïveté, pour me soumettre non pas à Ziad, mais à ce petit jeu triangulaire « pervers » que m'imposaient les Yéménites, entre la perversité de Ziad, et la perversité des informateurs. Et moi je retournais me fourrer dans ce guêpier, parce que je ne pouvais pas renoncer à comprendre ce qui s'était passé. Mais j'étais en fait très mal à l'aise lors de tous les terrains suivants, car constamment sur la défensive.

Ziad me voyait revenir chaque année, et lui savait ce qui s'était passé. En fait, il ne s'en est jamais remis : il a arrêté de travailler, il est devenu mystique, il s'est mis à élever des chèvres, il a transformé sa pièce en mosquée alternative... Au sein de sa famille, c'est devenu la guerre. Et moi je revenais toujours le voir, bien qu'il était complètement marginal, et Ziad finissait toujours par me virer. Avec nos

discussions intellectuelles, il retrouvait sa dignité, mais en même temps il voyait bien que je ne comprenais toujours pas les contraintes qu'il subissait. Par exemple, les « notables » du quartier envoyaient leurs « mouchards » passer leurs journées dans sa pièce, juste parce que j'étais là. Et Ziad savait qu'il ne pouvait pas m'expliquer². Alors il me virait à nouveau.

Évidemment, c'est comme ça que j'ai appris.

Mais tout de même, il y avait là quelque chose d'extrêmement dégradant, auquel je ne pouvais donner sens dans ma vie de l'époque qu'en termes d'homosexualité. Dès qu'il a fallu retourner au Yémen, en juillet 2004, je me suis dit : « C'est pas possible, je suis homosexuel ». Et cette idée m'a trotté dans la tête pendant un certain temps.

...Donc vous voyez, il y a un lien profond avec ce que décrit Lisa Wedeen³, cette « servitude volontaire ». Et pourtant ce n'est pas le régime syrien.

La complicité collective révélée par les boutades

En fait, la société Taezie était parfaitement complice de ce fonctionnement, sans jamais l'admettre. Voilà comment j'ai pu le mettre en évidence.

Vers le milieu de l'année 2005, j'ai fait un *coming out* ici à Paris⁴. Et évidemment la rumeur s'est propagée, par « téléphone arabe ».

Quand j'arrive au Yémen en 2006, les gens viennent me voir en me disant : « Alors, tu t'es marié? »

Je suis très étonné. Mais je ne tarde pas à découvrir que, selon la rumeur, je me suis « marié avec un noir » *Tazawwaj ma'a khâdim*.

Or l'origine de cette rumeur, c'est encore une blague, conçue par des Yéménites qui sont à cheval entre le Yémen et la France, qui savent ce qu'est un *coming out*, et qui se sont « creusés la tête » pour concevoir une expression équivalente. Si vous remplacez dans l'imaginaire racial yéménite, *al-khâdim*, c'est la force sexuelle brute⁵. Vous avez là un condensé de l'humour et de la finesse des intermédiaires culturels yéménites...

Donc je suis revenu dans le quartier, j'ai défendu mon honneur - ce qui n'est pas très difficile, vu que je ne me suis vraiment pas marié avec un noir... Et je me suis mis à enquêter explicitement sur les boutades, l'humour, la séduction, l'homoérotisme, surtout parmi les commerçants du souk.

À travers ces boutades, je voyais bien qu'il y avait une forme de complicité collective, liée au fonctionnement du régime. Mais à cette époque dans mes analyses, c'était encore très flou : j'appelais ça un « domaine occulte de l'homoérotisme et de la séduction », mais on ne savait pas trop de quoi je parlais au juste... Bien sûr, je revenais souvent aux événements de 2003, mais l'origine de l'histoire

2 À vrai dire, je m'en rendais très bien compte moi-même. Ce que je ne comprenais pas, c'est pourquoi Ziad ne pouvait pas m'en parler. Je n'avais pas conscience d'être un éléphant dans un magasin de porcelaine, d'entretenir une vision du monde social radicalement incompatible avec la vie sociale yéménite. Je n'en avais pas conscience parce que tous les autres Yéménites faisaient avec. Seul Ziad refusait, et c'est pourquoi il me fascinait.

3 L'intervention de Lisa Wedeen portait sur : « Ideology and humor in dark times, notes from Syria ».

4 Dans le sens où j'ai parlé à des amis du fait que « j'étais homo ». C'était avant tout une manière de lever le silence sur les passions amoureuses vécues au Yémen deux ans plus tôt, que le langage sociologique avait reléguées dans l'ombre, et que je réinterprétais rétrospectivement en termes d'homosexualité. Suite à l'impasse de notre « petit Printemps Arabe », j'en étais venu à croire que cet épisode n'avait été effectivement « qu'une histoire pour me tester ». Et le simple fait que je m'y étais laissé entraîner indiquait ce qu'il fallait conclure du test.

5 C'est-à-dire une force sexuelle sans rapport avec la virilité d'un homme d'honneur et la construction du lien social. La disqualification raciale permet que la rumeur fonctionne, en levant toute ambiguïté avec l'alliance matrimoniale de deux hommes - « Untel s'est marié de chez Untel » ou « de la maison d'Untel » (*min bayt fulân*) - qui est la manière convenue dans le monde des hommes de désigner un mariage quel qu'il soit. De fait, Ziad attribuait la diffusion de la rumeur à une volonté de lui nuire personnellement, alors que pour ma part je « savais » dorénavant que « j'étais homo ».

restait pour moi incompréhensible et surtout source de honte. Je parlais dans des séminaires, sur le genre, l'histoire sociale, et je présentais l'histoire, mais je n'arrivais pas à me faire comprendre. Probablement beaucoup d'interlocuteurs étaient-ils mal à l'aise, et le verbalisaient intérieurement par cette question : « Il est homo ou il n'est pas homo... ». Quelque chose comme une ambiguïté dans les prémisses de l'interaction, qui rendait impossible toute compréhension mutuelle.

Pendant ce temps là au Yémen, le grand frère de Ziad, qui était dans le régime, chef de la police des souks, buvait de plus en plus. Il meurt dans un accident de voiture au début de l'année 2007. Suite à ce drame, la famille se déchire, et Ziad est interné par son petit frère en clinique psychiatrique, où il est traité aux électrochocs. Quand il ressort, il menace : « Je vais me venger, je vais brûler la maison ». Mais il n'a osé le faire que le jour de mon retour pour mon quatrième séjour, le 19 août 2007. Ce jour-là j'arrive vers midi, et le soir même Ziad met le feu.

Et là, on est dans une situation quasi-sorcellaire : tout le monde évidemment a perçu la coïncidence, et personne n'en parle. Moi j'essaie d'en parler avec ceux que je considère comme mes amis, les plus proches, et *on ne me laisse pas parler*. On dit : « Mais non, il est juste fou... ». Un mois plus tard je deviens musulman.

Le metteur en scène

Je vais vous projeter une vidéo, prise quelques mois après sa sortie de prison, en 2008. C'est un autre contexte : au cours de mon cinquième séjour, il y a eu une réconciliation générale avec le quartier et le frère de Ziad. La veille de mon départ, je sors la caméra.

Projection de la vidéo : <http://youtu.be/8qJZc8H9ZrA>

...évidemment, après l'euphorie vient la dépression. Ziad est souvent très sombre, préoccupé, *empoisonné* par ses propres pensées.

Le personnage auquel Ziad parle au téléphone, il l'appelle le « metteur en scène » (*al-mukhrig*). Et dans sa psychose, ce metteur en scène est tellement radin qu'il refuse de payer les figurants, si bien que les personnages squattent le plateau de tournage et nous empêchent de terminer l'histoire.

J'ai souvent demandé à Ziad si le metteur en scène était Dieu. Car pour moi, le « metteur en scène » de notre histoire, ce n'était ni moi, ni vous... Mais précisément pour Ziad, ce n'est pas Dieu. Car Ziad est un témoin de l'histoire de l'intérieur, de tous les mécanismes qui l'ont produit, il a une vision extrêmement désabusée. Donc il fallait que ce soit un metteur en scène qu'il peut insulter au téléphone.

Peu à peu j'ai compris que je ne pouvais rien faire. Je me suis retiré, j'ai arrêté d'aller au Yémen. Et j'ai fini par comprendre ce que voulait dire Ziad. Ce « metteur en scène », c'est simplement une métaphore des rapports Nord/Sud, et de la position ambiguë des sciences sociales dans ces rapports.

Le plus frappant dans toute cette histoire, ce n'est pas le régime Yéménite, ce n'est pas la connivence de la société Tæzie : c'est une autre connivence, beaucoup plus ample.

Le plus frappant, c'est qu'au cours des dix dernières années, je n'ai passé en tout que 24 mois au Yémen. Tout le reste, je l'ai passé ici, à essayer de décrire l'enchaînement dans lequel nous sommes pris Ziad et moi.

Je n'arrive pas à faire comprendre clairement à mes interlocuteurs que je ne suis pas homosexuel, et que Ziad n'est pas schizophrène. Je n'arrive pas à leur faire comprendre que la source de toute l'histoire est là [dans le diagramme des 3 colonnes], qu'elle ne réside absolument pas dans une schizophrénie « latente » qui se serait « révélée », dans une homosexualité « latente qui se serait révélée », ni dans la

« position sociale » que « révèle » le comportement des acteurs. Tout cela relève de ce qu'on appelle « l'erreur du concret mal placé », erreur inévitable quand on entretient une confiance irraisonnée en l'induction.

Ce que je veux faire dans ma thèse, c'est décrire précisément la genèse d'une affaire et d'un apprentissage, indissociablement liés, comme on décrit l'embryogenèse d'un organisme vivant. Un processus multi-situé, entre la France et le Yémen, le milieu académique et le milieu des intermédiaires culturels à Taz, et la communauté musulmane. En théorie, les sciences sociales ont tout ce qu'il faut en magasin. Mais il me faut au moins *un* interlocuteur statutaire qui accepte d'être complice de cette démarche, d'en tirer avec moi les conséquences intellectuelles, politiques.

En tous cas, *on ne peut pas écrire seul*.

Une thèse écrite seul, c'est une thèse inscrite exclusivement dans la deuxième colonne... Comme je n'ai pas la chance d'être philosophe, on me demande d'écrire une thèse bête. Et évidemment une thèse bête ne rendra pas à Ziad sa dignité. Donc je refuse, et depuis de nombreuses années.

Mais c'est très étrange, parce que les gens ne le comprennent pas. En France, mon entourage me dit : « *Mais écris! Écris!* »

Il y a un an j'ai commencé à apprendre la sourate de la Vache, et je suis tombé sur le verset suivant, que je vais vous réciter. Il s'agit d'un passage consacré aux relations de voisinage avec les autres monothéismes (Coran 2, 120) :

وَلَنْ تَرْضَىٰ عَنْكَ الْيَهُودُ وَلَا النَّصَارَىٰ حَتَّىٰ تَتَّبِعَ مِلَّتَهُمْ

Ni les juifs, ni les chrétiens ne seront contents de toi, jusqu'à ce que tu rallies leur confession.

قُلْ إِنَّ هُدَىٰ اللَّهِ هُوَ الْهُدَىٰ

Dis : « Guidance de Dieu est la seule guidance ».

وَلَكِنْ اتَّبَعْتَ أَهْوَاءَهُمْ بَعْدَ الَّذِي جَاءَكَ مِنَ الْعِلْمِ

Et si tu ralliais leurs passions après ce qui t'est venu de science

مَا لَكَ مِنَ اللَّهِ مِن وَكِيٍّ وَلَا نَصِيرٍ

Tu n'aurais plus en Dieu ni protecteur, ni secourant.

« *Si tu rallies leurs passions après ce qui t'est venu de science* » : Malheureusement la mise en garde de ce verset s'illustre ici pleinement.

- elle s'applique à Ziad, le Yéménite pourtant sérieux qui, *une fois dans sa vie*, s'est laissé entraîner imprudemment dans le petit jeu de la complaisance envers l'Étranger. (Ziad ne connaissait pas un mot d'anglais, tout ça ne l'intéressait pas...).
- et elle s'applique également à moi, l'élève physicien qui s'est laissé tenter par les sciences sociales et se retrouve piégé.

C'est dans ce croisement paradoxal que s'enracine la solidarité indestructible entre Ziad et moi.

Alors j'ai bien conscience d'avoir dépassé les bornes au moins une centaine de fois dans cette histoire, comme Ziad avec ses proches et au sein de sa société. Et j'ai bien conscience que tout cela ressemble terriblement à une blague, à laquelle Ziad et moi n'arrivons pas à mettre fin. Et néanmoins, si les sciences sociales du monde arabe ne trouvent pas cette blague à leur goût, je trouve ça extrêmement grave.

Pouvoir(s) rire

Dans le cadre de la semaine arabe de l'ENS « Rire à l'heure arabe » et de l'Atelier d'Anthropologie du Monde arabe de l'EHESS/CHSIM.

Lundi 22 Avril 2013

Salle des conférences (rez-de-chaussée), de 9h à 13h,
Salle 513 (5^{ème} étage), de 14h à 18h,
46 rue d'Ulm (bâtiment en face du 45)
75005 Paris.

- 09h00 : Accueil et introduction de la journée doctorale par **Dominique Casajus**, directeur du CHSIM.

Intervention inaugurale :

09h15 : **Lisa Wedeen**, professeur en sciences politiques – Université de Chicago :
Ideology and Humor in Dark Times: Notes from Syria.

Présidente de séance : Béatrice Garapon, doctorante en histoire – EHESS/ENS.

Axe 1 : Les marges du rire : réalités parallèles

Comment les pratiques du rire se constituent-elles en points de dépassement des codes et perceptions communs?

- 11h : **Danilo Marino**, Doctorant en études arabes et islamiques – INALCO/Université de Naples "L'Orientale" :
Haschich et littérature humoristique dans l'Egypte Mamelouke.
Au travers de manuscrits classiques de l'Egypte mamelouke, il s'agit d'explorer les implications sur le plan littéraire et politico-social du lien entre le *haschich* et le rire, mettant en question la cohérence même du réel.
- 11h40 : **Vincent Planel**, doctorant en anthropologie – EHESS/ENS :
Les blagues les plus courtes sont les moins longues : une enquête au Yémen.
Se laisser entraîner sur le terrain de l'humour, pour se laisser entraîner dans l'enquête, mais jusqu'à quel point? Pour appréhender combien la société yéménite fonctionne au paradoxe, l'ethnographe ne peut faire l'économie d'une conversion épistémologique profonde, qui permet d'envisager autrement la temporalité du moment révolutionnaire yéménite.
- 12h20 : **Laurianne Passerieux**, M2 en Genre, politique et sexualités – EHESS :
Humour et ambivalence de la relation d'enquête : enjeux de genre et enjeux réflexifs à partir d'une enquête menée auprès de jeunes hommes caiotes.

Dans le cadre de l'enquête et des entretiens ethnographiques, l'humour constitue une voie pratique pour désamorcer les tensions et incompréhensions entre les acteurs et leurs perspectives respectives.

Présidente de séance : Nadia Tarhouni, diplômée – EHESS.

Après midi

Axe 2 : La prise de parole par l'humour

Comment des populations marginalisées peuvent-elles accéder à l'expression publique par le détour de l'humour?

- 14h : **Zina Icheboudene**, doctorante laboratoire ELLIADD - U¹⁰ de Franche-Comté :
Quand le tragique devient comique : une analyse des caricatures autour du phénomène de *harraga*.
Phénomène tabou propre à une jeunesse marquée par le pessimisme et le désir d'émigrer, le *harraga* fera l'objet d'une analyse sémiotique à partir de caricatures de presse algériennes et de leur traitement comique.
- 14h40 : **Diletta Guidi**, assistance diplômée en science des religions – Université de Fribourg/ doctorante GSRL-EPHE :
Les nouveaux « genres » du rire. Du *one woman show* au *one muslim woman show* : l'essor de l'humour voilé.
Avec le tournant des années 2000 et l'apparition d'un *Muslim Humour*, la pratique comique des femmes voilées et les mécanismes identitaires qu'elle implique interrogent le rapport entre rire et contexte socio-médiatique.

Présidente de séance : Lorraine Guénée – M1 en sociologie – EHESS.

Axe 3 : Rires en transition face aux révolutions

Quelle temporalité adoptent les nouvelles formes et pratiques du rire issu des bouleversements révolutionnaires?

- 15h40 : **Zoé Carle**, doctorante en littérature comparée– Université Paris 3 :
Au carnaval de la révolution égyptienne : les pancartes pendant les 18 jours.
Contrastant avec le sérieux et l'émotion des slogans scandés dans la rue, les pancartes des militants, entre désacralisation et autodérision, ont usé à l'envi des pouvoirs de dissolution du rire.
- 16h20 : **Samah Aouaitia**, M1 en LLSCE arabe – Université Paris 3 :
Trois générations d'humoristes égyptiens : Bassem Youssef, Nawwara Negm et Galal Amer.
Au travers de l'étude comparative et diachronique de ces trois grandes figures humoristiques égyptiennes, nous suivrons les inflexions du débat public national.

- 17h : **Nadia Tarhouni**, diplômée – EHESS :
Le rire militant tunisien avant et après le 14 janvier 2011 : révolution politique, évolution humoristique ?
Avec la révolution tunisienne, la scène militante n'aura pas manqué de mobiliser une forte dimension comique ; à ce titre le 14 janvier 2011 constitue aussi un tournant en termes de rapport à l'humour pour l'ensemble de la société tunisienne.

Président de séance : Michaël Morera – M2 en anthropologie – EHESS/ENS.

- 17h40 : Synthèse et conclusion par **Dominique Casajus**, directeur du CHSIM.

Mardi 23 avril

Salle M. et D. Lombard,
96 boulevard Raspail 75006 Paris.

- 10h00 : Compte-rendu critique de la journée du 22 avril par Nassima Mekaoui – M2 en histoire – EHESS :
Les polysémies du pouvoir(s) rire au service de l'anthropologie : décalages subversifs, détours réflexifs et conversions des regards dans le monde arabe.
- 11h30 : Intervention de Slim, caricaturiste algérien.

Organisation : Fatma Agoun, Malek Issad, Béatrice Garapon, Lorraine Guénée, Nassima Mekaoui, Michaël Morera, Juan Carlos Pallardel, Lauriane Passerieux, Déborah Perez, Nadia Tarhouni.